32
FRC.1892.1.A
Case
FRC
16818

DISCOURS

SUR LA PAIX CONTINENTALE,

PRONONCÉ par le Citoyen CROCHOT, *Commissaire du Directoire exécutif, à la fête célébrée le 20 Nivôse, an VI, dans le Canton de Chablis, dont l'assemblée a voté l'impression par une souscription civique.*

IL n'est pas besoin d'exposer le motif qui nous rassemble, il est peint sur les fronts. On avait vu l'allégresse briller dans nos fêtes, mais elle n'offrait pas des jouissances aussi pures. Nos cœurs désiraient encore. Le récit des plus éclatantes victoires était accompagné de soupirs; la paix manquait à notre bonheur; elle est enfin cueillie sur le continent cette palme si long-tems attendue, que tant d'orages ont agitée.

Sans les rois le temple de Janus serait toujours fermé: depuis que l'homme est devenu l'héritage de l'homme, le sang coule de ses veines à torrens.

Mais ce n'est que pendant le sommeil des nations que

THE NEWBERRY
LIBRARY

les rois ont élevé les trônes. Cessez de dormir, peuples asservis, et les rois, comme les songes sinistres, disparaîtront à votre réveil. Après quatorze siécles d'assoupissement, les Français se sont levés, et leur réveil a dissipé les oppresseurs du monde, comme l'astre du jour les spectres effrayans de la nuit. En vain tous les rois de l'Europe se sont coalisés pour les replonger dans les fers; ils ont, en bravant les orages, montré à tous les peuples le chemin qui conduit à la liberté. Ils devaient disparaître de dessus la surface du globe, et ils y tiennent le premier rang, ils y sont l'admiration du monde. Ils s'arrêtent au milieu de leurs triomphes pour offrir la branche d'olivier : ce n'est pas la soif de l'or qui les dévore, mais le bonheur de leurs voisins. S'ils ont reculé les limites de la France jusqu'aux bornes formées par la nature, pour circonscrire les nations, c'est pour assurer à la Liberté des remparts éternels. Les fondemens des républiques Batave et Cisalpine, consolidées par la valeur Française, sont des monumens qui attesteront à tous les âges le désintéressement de la grande Nation. Elle n'a pris les armes que pour conquérir la paix. Jetons un coup-d'œil rapide sur les victoires qui l'ont fait naître au dehors, et sur celles qui restent à remporter pour l'assurer au dedans.

Considérons d'abord le point d'où nous sommes partis, et le terme où nous sommes parvenus; un espace immense les sépare. Que de siècles se sont écoulés! Emportés par l'orage dans un océan inconnu, voguant sur un vaisseau sans pilotes, sans mâts, sans agrès, nous avons touché les plus funestes écueils. Battus dans tous les sens

par les vagues impétueuses des passions, sur quelles terres arides, dans quels déserts affreux n'avons-nous pas été jetés ? A un ouragan impétueux succédait une tempête plus désastreuse encore. L'aggrégation de tous les fléaux avait été combinée par les tyrans. Les cités les plus populeuses baignaient dans le sang, les hommes tombaient à nos côtés comme les feuilles dans les jours d'automne. Le génie était proscrit, le patriotisme le plus énergique immolé. La France n'offrait plus qu'un vaste tombeau, des ossemens, des cendres, des cyprès.

Mais les grandes crises des nations, semblables à celles de la nature, font naître des prodiges : au milieu de ces sombres orages, jaillissaient des feux qui jetaient la plus vive lumiere ; des traits de désintéressement, d'héroïsme, brillaient du plus pur éclat. La France placée sur un vaste volcan, éprouvait dans son sein les plus horribles convulsions ; mais elle offrait à travers ces déchiremens affreux les germes de la fécondité, les productions précieuses des sciences et des arts, les feux du génie, les élans du patriotisme le plus brûlant.

Un des tyrans du Nord qui s'était avancé à grandes journées dans ces mêmes plaines, où les Gaulois, nos ancêtres, vainquirent le féroce Attila, le plus célèbre dévastateur de la terre, ne trouve son salut que dans la fuite. Bientôt la bataille de Gemmape étonne l'Europe ; celle de Fleurus, où les Français revenant jusqu'à trois fois à la charge, déployerent ce courage qui maîtrise les évènemens, et enchaîne la victoire, sont de ces traits dont l'héroïsme efface tout ce que les âges nous ont transmis de plus digne d'admiration.

Mais ces brillans succès n'étaient que l'aurore des plus fameux évènemens. C'est au passage des Apennins, c'est

sur les traces d'un des plus célèbres généraux des tems reculés, qu'il importe de suivre les héros Français.

Un général auquel la nature n'a rien refusé de ce qui entre dans la composition des grands hommes, s'est montré; il n'a pas eu d'aurore, il a brillé tout-à-coup du plus grand éclat; il franchit avec plus de rapidité qu'Annibal, ces sommets glacés, ces rochers effrayans, formés dans les grandes révolutions de la nature. Il sait vaincre aussi bien que ce général tant vanté, mais il sait mieux que le Carthaginois, profiter de la victoire. La Sardaigne, Naples, la Toscane, Parme, sont forcés d'implorer la clémence de *Buonaparte*; Milan devient sa conquête, la superbe Mantoue lui ouvre ses portes. Le Tyrol, la Carynthie, sont le théâtre des plus étonnans exploits. En vain l'envie s'attache à sa gloire, comme l'insecte aux plus beaux fruits de nos vergers. Il ne répond aux lâches partisans des rois que par les victoires les plus éclatantes; les batailles de Millésimo, de Mondovi, l'action du pont de Lodi, le passage du Tagliamento, ont assuré à ce héros la place qu'il doit occuper dans les fastes des nations.

Mais la bataille d'Arcole l'a élevé au-dessus de tous les généraux de l'antiquité, comme César à l'affaire de Menda; il détermine le gain de la bataille par le même trait de courage; mais il le surpasse par ses plans d'attaques, par de savantes combinaisons: le détachement de 25 hommes qui, dans le fort du combat, tourne l'ennemi, et qui, par le bruit des trompettes, les seules armes placées entre ses mains, pour assurer la victoire, lui persuade qu'une colonne nombreuse s'avance sur ses derrieres, l'embuscade placée dans le bois même qui couvre l'aile du général Autrichien, annonçant par un feu soutenu une force imposante, sont de ces traits qui humi-

lient les héros les plus vantés de la Grèce et de Rome. La réputation de ce grand homme est consommée à cet âge où les guerriers dirigent les premiers pas dans la carriere ; le nombre de ses victoires l'emporte sur celui de ses années. Au milieu de la rapidité de ses conquêtes, il s'attendrit sur les malheurs de l'humanité ; en vain la voix enchanteresse de la gloire l'appelle sur les bords du Danube, il offre la paix à l'ennemi lassé de l'effusion du sang, et non encore rassasié. Dans la course dévastatrice des combats, il protége les sciences et les arts ; il met plus de prix aux chefs-d'œuvre des Raphaël, des Michel-Ange, des Véroneze, des Corrége, du Titien, qu'à tout l'or des deux mondes accumulé au Vatican, par la superstitieuse stupidité des peuples. Il arrose des larmes de l'admiration le tombeau de l'illustre auteur de l'Enéide, la plus sublime production de l'esprit humain ; les restes précieux du plus grand génie que la nature ait enfanté, sont l'objet de son culte.

Il ne déploie pas moins de supériorité dans la science diplomatique, et Campo-Formio fera époque dans les annales des nations. Il renverse une aristocratie héréditaire, oppressive, la plus mauvaise de toutes les institutions sociales. Il fonde une république dans ces mêmes régions où naquirent les Cincinnatus, les Fabius, les Décius, les Régulus. Il évoque des tombeaux les mânes des généreux défenseurs de l'égalité ; des cendres agitées des Gracques, jaillissent des étincelles de liberté qui embrasent de proche en proche toute la sphère, et de nouveaux Brutus sortent de cette terre féconde en héros.

La nature ne forme que de loin en loin les grands hommes ; elle a ses jours de repos, mais il semble que plus ils ont été prolongés, et plus ses productions tiennent du prodige. Il ne faut pas croire qu'elle dégé-

nère, elle enfante encore des chênes aussi majestueux qu'aux siècles de nos peres. La république Cisalpine figure dans l'Europe ; mais bientôt la république de Rome renaîtra de ses débris épars, non cet empire envahissant, dominateur de l'univers, mais une république émule de sa fondatrice, désintéressée, généreuse, qui ne prendra les armes que pour fonder le bonheur des peuples. Le Capitole est le séjour des hommes libres ; le règne de l'erreur passe, celui de la raison est eternel.

Mais les nations, comme les grands hommes, n'obtiennent jamais dans leur siécle le tribut de gloire qu'elles ont mérité. Il semble que les âges les plus reculés soient chargés d'acquitter cette dette sacrée. Les célèbres évènemens qui se succèdent sans fixer les regards de la sphère environnante, excitent les plus vifs transports d'admiration aux extrémités des deux hémisphères. La postérité arrosera de ses larmes les pages qui en retraceront le souvenir. Que manque-t-il à nos prodiges ? de ne pas remonter assez loin dans les siécles écoulés.

Nous admirons la république de Rome avec enthousiasme ; mais exposons un instant son image à côté du tableau de la République Française, et voyons si elle soutiendra les parallèles. Rome n'attaquait jamais qu'un ennemi à la fois, dissimulait les injures, ajournait la vengeance : la France a résisté tout-à-la-fois à toutes les forces combinées de l'Europe. Rome envahissait les Etats voisins, pour assouvir son insatiable ambition : la France, pour rendre la liberté aux nations asservies. Rome combattait pour rendre les peuples tributaires : la France, pour les affranchir. Rome instituait des fêtes, pour étaler l'ostentation ; on y remarquait des conquérans, abusant de la victoire, traînant à leurs chars de triomphe

des généraux plus grands qu'eux, vaincus souvent par la perfidie : la France, sensible, écarte de ses fêtes le malheur; elle offre au peuple la plus sublime des jouissances, le concours d'un peuple immense ; elle ne récompense pas ses généraux par des triomphes, elle ne les payerait pas assez ; la félicité des peuples vaincus est la seule récompense digne de nos conquérans. Rome renversait les villes rivales qui pouvaient lui disputer l'empire du monde : la France généreuse ne combat que pour augmenter leur prospérité. Rome ne voulait voir QUE ROME DANS L'UNIVERS : la France s'oublie pour se consacrer au bonheur des nations. Rome dévastatrice ne terminait une campagne sanglante que pour entreprendre une guerre plus désastreuse encore : la France n'a pris les armes que pour jeter les fondemens d'une paix éternelle.

Tel est le terme où, après la course la plus périlleuse, nous sommes enfin parvenus. Semblables aux navigateurs, qui, après avoir couru sur de vastes mers les plus affreux dangers, revoient le port qui fut tant de fois l'objet de leurs soupirs, nous jouissons même de nos maux passés : le plaisir qui suit la douleur est bien délicieux. Plus l'astre du jour a été obscurci par les nuages, plus son apparition offre de jouissances. Avec quel ravissement le voyageur, égaré dans une nuit profonde, ne revoit-il pas la clarté d'un beau jour!

Peres sensibles, encore quelques instans, et vous presserez sur votre sein ces enfans qui ont encore à parcourir le chemin de la gloire. Vous recouvrerez ces chers défenseurs de vos droits ; ils cultiveront avec vous, de leurs mains victorieuses, le champ de vos ancêtres : des larmes délicieuses couleront de vos yeux, lorsqu'au sein de vos foyers, ils raconteront le nombre des combats qu'ils au-

ront livrés, les traits d'héroïsme, les prodiges de valeur qui ont dissipé tant d'orages.

Quel pinceau pourrait rendre les avantages qui accompagnent la paix ? La main qui a soigné l'olivier cueillera son fruit sans alarmes ; l'homme, qui a planté le platâne, reposera sans crainte sous son ombre ; l'agriculture est fille de la paix, le commerce fleurit, les arts s'animent, les chefs-d'œuvre paraissent, l'abondance renaît, l'allégresse, les chants, les plaisirs se répondent. Des cités aux hameaux, les jouissances se confondent ; la paix n'offre aux mortels que de beaux jours.

Mais pour les voir éclore, il ne suffit pas de terminer la guerre au-dehors, il faut encore jeter les fondemens de la paix intérieure.

Il est plus facile de subjuguer l'ennemi étranger, disait un des plus grands orateurs de l'antiquité, que de se vaincre soi-même ; la redoute la plus formidable peut être emportée par la valeur et devenir le prix du courage : mais l'homme porte par-tout avec lui-même ses passions, c'est avec elles et rarement contre elles qu'il sait vaincre.

Les Grecs triompherent de toutes les forces de l'Asie, et ne purent comprimer leurs propres passions : la guerre sociale fit couler des fleuves de sang pendant dix ans, sur cette terre où la sagesse, la philosophie, la raison, le génie avaient tant d'autels.

Nous avons subjugué les oppresseurs du continent : ne descendons pas de la hauteur de notre gloire ; sachons vaincre un ennemi plus redoutable ; nous-mêmes.

Tous les peuples de la terre nous regardent ; ce n'est pas l'éclat de nos conquêtes qui commandera leur imitation, mais le spectacle touchant de l'harmonie sociale.

Tous les hommes chérissent la liberté ; les cœurs, sur cette jouissance, s'entendent des extrémités de l'univers : les peuples viendront en foule admirer sous un ciel libre les chefs-d'œuvre des Praxitèle, des Appelle, des Phidias. Non, Rome et Athènes ne sont plus sur le Tibre et le Pirée, mais sur les rives enchanteresses de la Seine, sur cette terre éclairée par le génie de la liberté : c'est là que les institutions olympiques renaîtront avec plus d'éclat, que les hommes supérieurs accourront pour disputer des couronnes, des prix précieux : non ! une feuille de chêne. Telles sont les brillantes destinées qui se dérouleront à nos regards étonnés, si nous savons fonder sur le sol de la France la paix intérieure.

Que nous restait-il à désirer ? Aucun peuple ne compte des victoires plus éclatantes, des triomphes plus nombreux ; aucune nation ne peut offrir une situation plus heureuse, des sillons plus fertiles ; les bras sont au plus haut prix : l'indigence, fruit amer de la grande inégalité des conditions, a disparu avec le trône qui l'avait fait naître. Que nous manquait-il pour être heureux ? la paix.

Si son aurore nous offre des jouissances si délicieuses, que sera-ce, lorsque cet astre paraîtra dans toute sa splendeur ? écartons tous les nuages qui pourraient dérober son éclat.

Que peuvent désirer les partisans des rois ? l'or ? Mais les Curius - Dentatus aimaient mieux commander à ceux qui en étalaient que d'en posséder.

Des dignités ? mais en est-il au-dessus du titre glorieux de citoyen Français ? Chaque membre de la grande nation n'est-il pas souverain ? n'a-t-il pas ses armées, ses Ambassadeurs ? Les rois même ne courbent-ils pas la tête devant sa majesté ?

Si la liberté ne remue pas assez délicieusement leurs entrailles, que ne portent-ils leur être dégénéré sur la terre des despotes ? ils trouveront assez de tyrans pour river leurs fers.

Les perfides ! ils vantent l'humanité et ils organisent des conspirations. L'humanité est la vertu des hommes libres; les amis des rois la préconisent, les seuls républicains l'exercent.

Ils déclament contre les hommes de sang ! mais les patriotes les ont plus qu'eux en horreur : la vertu est le principe constitutif du gouvernement républicain.

Mais où sont-ils les hommes de sang ? sur les trônes. Où croissent-ils ? à l'ombre des trônes. Par qui ont-ils été vomis ? par les trônes.

Quelle doit être cependant l'attitude des Républicains envers ceux qui les ont abreuvés d'amertumes ? celle de la sagesse. Les hommes libres habitent une sphère où les esclaves ne savent pas atteindre ; ce n'est pas le sang, le crime, que les ennemis de la révolution redoutent ; ce sont nos vertus.

Ecartons ces ferments de discorde qui pourraient troubler le repos social, diviser les républicains mêmes : oublions quelques erreurs inséparables de l'humanité. Une grande révolution s'est opérée ; pouvait-elle s'exécuter sans exciter les plus violentes secousses dans les opinions, dans les intérêts, dans les passions ? le vent était si impétueux, que le pilote le plus habile ne pouvait résister à la fureur des flots soulevés. L'amour sacré de la patrie lui-même n'a-t-il jamais porté celui qu'il embrasait au-delà des bornes ? les torrens s'entrechoquaient avec tant de force, que toutes les ressources de l'expérience, de la raison, du génie, de la vertu échouaient contre leur violence. Imitons

l'exemple des représentans et des premiers magistrats de la nation : une seule passion dominatrice les anime, le bonheur du peuple. L'harmonie inaltérable qui règne entr'eux est la massue du royalisme.

Nous devons à leur amour pour la patrie, l'évènement qui doit tenir le premier rang dans les fastes de la révolution. O Liberté ! fruit précieux de tant de sacrifices, sans la journée de Fructidor, tu disparaissais comme ces feux qui s'éclipsent en naissant ; et vous, généreux patriotes, colonnes inébranlables de la liberté, un océan de malheurs vous était réservé.

L'Être suprême, n'en doutons pas, veille sur les jours des hommes libres, épars, rejetés, errans. Nous nous retrouvons, nous nous possédons encore, nous jouïssons de nous-mêmes.

Le royalisme qui nagueres nous regardait de si haut, est terrassé. Mais dans la jouissance de nos beaux jours, marcherons-nous sur les traces des êtres dégénérés ? imiterons-nous ces reptiles, dont l'essence est de distiler le poison ? non. Elevons-nous à la hauteur des Dieux qui nous protègent ; impassibles comme eux, planons sur la sphère des nuages, enfans des passions qui divisent les mortels. Il n'est qu'une seule vengeance digne des hommes libres, la générosité. Oui, la sublimité, l'élévation de nos principes, nous assureront un triomphe éternel.

C'est l'amour de l'or, des distinctions qui troublent le repos des empires. L'histoire, ce savant précepteur des nations, nous apprend que le peuple de Rome ne pouvait supporter les jouissances de la paix. Les agitations, les déchiremens devenaient si effrayans, que les sages étaient forcés de recourir aux guerres étrangeres pour porter au dehors la réaction des partis.

La Liberté, ainsi que la vertu, n'habite pas les extrêmes, elle a ses lignes de démarcation. Ayons le courage d'arriver jusqu'au terme où elle repose : mais ne le dépassons pas. Notre énergie a triomphé de l'ennemi étranger, notre sagesse maîtrisera les agitations intestines, et c'est encore dans l'exercice de la morale publique et des vertus sociales, que nous laisserons loin derriere nous les nations les plus vantées des âges antiques.

J'ai esquissé quelques traits des prodiges créateurs de la paix extérieure. J'ai tracé quelques linéamens des vertus qui la conserveront au-dedans. Il ne me reste plus qu'un seul vœu à former, c'est de voir se propager sur le sol de la liberté un culte sublime, ami de Dieu et des hommes, éclairé par l'astre de la raison, appuyé sur les seuls principes de la morale éternelle.

Je sais que le philosophe n'a pas besoin de culte extérieur, l'idée qu'il se forme de l'être suprême est si élevée, qu'il ne reconnaît pour temple de la divinité que la voûte sublime des espaces, pour flambeaux que les astres lumineux, distribués dans l'univers ; pour autels que les planétes majestueuses disséminées et l'immensité des mondes : les actes de sa religion sont ses vertus, les rites de son culte sont les élans d'un cœur pur.

Mais l'homme, dont le travail agricole et mécanique remplit tous les momens, a besoin d'impulsion pour pratiquer la vertu : il n'a d'autre spectacle pour charmer ses travaux que celui de son culte.

Généreux Législateurs, soyez sensibles à la situation de ce bon peuple, il est encore dans la nuit la plus sombre, il est partagé entre des lois contradictoires ; son cœur, ce cœur si pur éprouve des déchiremens ; des hommes qui conspirent dans l'ombre n'exposent à ses yeux que des

vertus amères, une divinité cruelle, un gouvernement ennemi de sa félicité. Patriotes vertueux, on vous peint à ses yeux comme des antropophages, et vous ne desirez que son bonheur; par amour même pour ses intérêts ne persécutez pas sa religion, vous étendriez son empire: mais opposez-lui un culte consacré à resserrer les cœurs, modelé sur le culte même que la nature rend à l'être suprême, lié avec les lois constitutionnelles de l'Etat, destiné par des hymnes, par des discours brûlans de patriotisme, à propager l'amour de la liberté, et vous asseoirez la République sur des bases impérissables. Ne vous promettez jamais la paix au-dedans, tant qu'un culte insociable, intolérant, qui a fait couler des fleuves de sang dans les deux mondes, sera par le fait dominateur.

Mais un ennemi perfide s'oppose encore à l'affermissement de la paix intérieure; le tyran oppresseur des mers, qui a organisé tous les déchiremens de la patrie. Les élans du patriotisme qui ne le cèdent point aux beaux jours de la révolution, sont pour nous l'augure que les couleurs tricolores flotteront bientôt sur les ruines de cette tour orgueilleuse, monument trop long-tems consacré au crime des tyrans. Quelques généreux Français suffiront pour électriser cette île féconde en hommes dignes de la liberté. Ce n'est qu'une étincelle dans le principe, mais elle s'attache aux trônes des rois et les réduit en poudre.

Généreux habitans des contrées arrosées par l'Yonne, vous avez posé les premiers fondemens de la Liberté; vous avez précédé vos freres dans la marche révolutionnaire; surpassez-les en sacrifice; vos offrandes patriotiques rentreront dans vos ports, accroîtront vos richesses, immortaliseront votre gloire.

Alors les beaux jours paraîtront; les nuages étrangers

et intestins n'intercepteront plus le bonheur. O paix ! compagne des plus douces jouissances, repose à jamais sur la terre des hommes libres : c'est la seule patrie digne de toi.

O paix ! mere de la prospérité publique, plane d'un pôle à l'autre sur les deux hémisphères. Tous les peuples soupirent après ton règne. Tu es au monde social ce que l'astre des saisons est au monde physique ; lorsque tu t'éloignes, tout languit, tout offre l'image de la destruction ; lorsque tu paraîs, tout renaît, tout se vivifie, tout s'anime. Puisses-tu faire entendre à toutes les nations, cette voix qui leur crie : *Qu'attendez-vous ? arrachez-vous au sommeil, levez-vous, brisez vos fers, repoussez vos oppresseurs*, et tu consommeras à jamais le bonheur du monde.

A AUXERRE, de l'Imprimerie de BAILLIF, an 6.

HYMNE

CHANTÉ à la plantation de l'Arbre de la Liberté, dans la Commune de Chichée, Canton de Chablis, Département de l'Yonne.

Air : *Avec les jeux dans le Village.*

DES Rois, la couronne & le sceptre
Ont été brisés dans nos mains;
Renversons l'empire du prêtre, (1)
Tout aussi funeste aux humains;
Pour honorer l'être suprême,
Qu'avons-nous besoin d'endormeurs?
Adressons au grand Dieu nous-même,
L'élan sublime de nos cœurs. (*bis.*)

LES plus grands fléaux de la terre
Ont été les Prêtres, les Rois;
Par-tout ils allument la guerre,
Pour accroître & fonder leurs droits:
Peuples, sortez de votre enfance,
Repoussez tous ces oppresseurs,
S'ils ne troublaient encor la France,
La paix unirait tous les cœurs. (*bis.*)

QU'IL est consolant le présage
De l'Arbre de la Liberté;
Ah! que vos neveux, d'âge en âge,
Chérissent ceux qui l'ont planté,
Et qu'à jamais sous son feuillage,
Du ciel éprouvant la faveur,
Toujours à l'abri de l'orage,
Ils puissent goûter le bonheur. (*bis.*)

(1) Il était besoin de diminuer l'influence du fanatisme.